

introduits dans la matrice par son orifice vaginal ou à travers ses parois, si ce n'est pendant la grossesse, parce que dans son état de vacuité, l'organe gestateur est si petit, et présente une cavité si étroite, qu'il est presque impossible que ce genre de lésion puisse avoir lieu. M. *Crouzit*, de Rochechouart, a publié une observation très intéressante, où il est question d'une femme qui, dans des vues criminelles, s'était fait introduire par le vagin et le museau de tanche, une aiguille à seton qui s'échappa et se perdit dans la cavité utérine, d'où elle ne ressortit que soixante-dix-neuf jours après, à travers une des régions inguinales. Le même praticien ajoute que la présence de cette aiguille dans la matrice, et les perforations qui résultèrent de son passage au dehors, déterminèrent de graves accidents et une métrite-péritonite qui conduisirent la malade aux portes du tombeau.

L'introduction accidentelle des corps étrangers est extrêmement rare dans le canal de l'urètre de la femme. Cependant les annales de la science possèdent des exemples de ce genre, puisque des épingles à friser et d'autres corps analogues introduits pour satisfaire à une curiosité puérile, ou pendant un accès d'érotomanie, ont été retirés, soit par le méat urinaire, soit au moyen d'une incision de la vessie, quand, engagés dans cet organe, ils n'avaient pu être ramenés au dehors par le canal qui avait servi à leur introduction.

Pour extraire les corps étrangers et même les calculs engagés dans le méat urinaire, on devra faire placer la femme comme nous l'avons indiqué plus haut, puis après avoir lubrifié le canal urétral avec une injection huileuse, on se servira d'une pince à anneau ou encore mieux de la pince dite de *Hunter*. Lorsque l'opération sera achevée, on prescrira des bains tièdes prolongés, des narcotiques et des antispasmodiques à l'intérieur et enfin des saignées capillaires locales.

QUATRIÈME SECTION.

CHAPITRE VIII.

LÉSIONS VITALES ET ORGANIQUES.

Nous comprenons parmi les lésions vitales et organiques toutes les phlegmasies superficielles et profondes, les dégénérescences, les excroissances, les transformations, enfin toutes les productions morbides de la vulve, du vagin, de l'utérus, des trompes, des ovaires et des mamelles.

PHLEGMASIES SUPERFICIELLES DE LA VULVE.

Les parties externes de la génération chez les femmes sont exposées à diverses phlegmasies superficielles qui varient d'intensité selon les causes qui

les ont produites et qui les entretiennent. Chez les petites filles à la mamelle, le contact de l'urine et des matières fécales, déterminent souvent sur les surfaces muqueuses et cutanées des grandes lèvres, un érythème et des excoriations douloureuses qui peuvent, dans quelques cas, si on n'y apporte pas remède, devenir l'origine d'un érysipèle grave, gangréneux et mortel. On évite facilement d'aussi fâcheux accidents par des soins de propreté, et l'on fait cesser les phlegmasies vulvaires superficielles, par l'usage des bains, des fomentations émollientes, des applications de linges recouverts de cérat, ou imbibés d'huile battue avec de l'eau pure ou de l'eau de chaud clarifiée. La poudre de licopode et celle d'amidon, ou de bois vermoulu sont également utiles lorsque les parties sont trop ramollies ou sont le siège d'un suintement séro-muqueux.

La négligence de propreté peut également avoir de fâcheux résultats chez les petites filles d'un âge plus avancé ; car souvent leurs parties génitales externes sont le siège d'une inflammation très vive, causée par des matières sébacées, blanchâtres et concrètes qu'on a laissées s'amasser et se rancir autour du clitoris, des nymphes et dans des replis vulvaires qui les ont secrétées. Il résulte de ces sortes d'irritations, des douleurs cuisantes, et le plus souvent une démangeaison insupportable, qui excitent à des attouchements répétés et même une propension

irrésistible à la masturbation. Cette fâcheuse habitude a eu également pour origine le prurit déterminé par des vers ascarides vermiculaires, qui du rectum se sont introduits dans les replis vulvaires vaginaux. Pour faire cesser cette cause d'irritation, il suffit d'avoir recours à des soins de propreté et à des lotions et des injections vermifuges.

Les inflammations superficielles de la vulve, causées par des excès érotiques résultant du coït ou des manœuvres solitaires, se guérissent ordinairement très vite par le repos des parties, les boissons adoucissantes et acidulées, une application de sangsues sur la face externe des grandes lèvres et surtout par l'usage des bains émollients et gélatineux. Celles qui sont dues à un exanthème, tel que la variole, la rougeole, etc., disparaissent avec la maladie générale dont alors on doit principalement s'occuper.

Enfin, l'érysipèle de la vulve qui, comme tous ceux des autres parties du corps peut être accidentel, spontané, fixe, vague et ambulante, n'exige rien de particulier, si ce n'est de prévenir l'adhérence des parties enflammées, au moyen de fréquentes injections émollientes dans le vagin et de l'introduction dans ce canal d'une forte mèche de charpie ou un tampon de linge fin, imbibé d'une décoction mucilagineuse.

DU PRURIGO DE LA VULVE.

Cette affection, qui est caractérisée par des démangeaisons violentes insupportables et une cuisson extrême de la vulve, peut avoir son siège seulement sur les grandes lèvres, ou s'étendre jusque sur la muqueuse de l'orifice vaginal et même sur le mont de Vénus. Elle a été souvent confondue avec une véritable éruption herpétique dont elle offre quelques caractères, de même que dans quelques cas, les démangeaisons qu'on lui attribuait étaient dues à la présence d'animaux parasites (pediculi-pubis).

Les circonstances sous l'empire desquelles le prurigo-vulvaire se manifeste le plus ordinairement, sont l'âge de retour, l'état de grossesse, les approches et les dérangements de la menstruation, surtout chez les femmes qui sont sujettes à des écoulements âcres et qui n'ont pas recours à des soins de propreté.

Le principal caractère de la maladie est un prurit qui augmente à mesure que la malade se gratte. Les démangeaisons sont encore plus vives lorsque la femme est au lit, après les repas et l'exercice, surtout quand la température est élevée. Cette affection présente le plus souvent des intermittences de quelques heures et même de quelques jours. En examinant les parties, on y découvre des petits boutons

à peine apparents qui s'élèvent légèrement en pointe. Lorsqu'ils sont peu enflammés, ils ne contiennent aucune matière; mais lorsqu'ils sont déchirés par les ongles, ils sécrètent une petite gouttelette de sérosité sanguinolente qui par son dessèchement forme une croûte brune de la grosseur d'un grain de millet.

Lorsque la maladie est peu intense, ce qui est le plus ordinaire, elle cède facilement à l'emploi de quelques topiques que nous ferons connaître; dans le cas contraire, surtout quand l'affection se prolonge long-temps, l'épiderme devient dur et s'exfolie, les malades, continuellement tourmentées, maigrissent bientôt et tombent souvent dans le découragement et le désespoir.

Quand le prurigo s'est déclaré pendant la grossesse, ou l'écoulement des règles, il suffit de modérer la démangeaison au moyen de quelques lotions émoullientes et narcotiques; nous avons employé dans ces cas, et toujours avec avantage, des lotions d'eau tiède, avec addition d'une cuillerée à bouche d'eau de Cologne par verrée du premier liquide. Cependant il est bon de dire que les démangeaisons ne cessent tout-à-fait dans le premier cas que lorsque les femmes sont accouchées et dans le second, après l'évacuation menstruelle. Quand l'affection coïncide avec l'aménorrhée ou une inflammation de la matrice, elle disparaît ordinairement après le rétablissement du flux supprimé, et la cessation de la phlegmasie, qui doi-

vent alors seules occuper l'attention du médecin.

Dans tous les autres cas, on devra joindre aux moyens que nous venons de signaler l'usage des bains simples et sulfureux; et si l'inflammation est vive, l'application des sangsues. Dans son ouvrage sur les maladies de la peau, le docteur *Wilson* conseille des lotions fréquemment renouvelées et faites dans la proportion de douze grains de deuto-chlorure de mercure, pour huit onces d'eau de chaux, M. *Trousseau* a également prescrit avec avantage des lotions faites avec une solution de trois gros de sous-carbonate de potasse pour quatre onces d'eau distillée, dont il fallait mettre une cuillerée à bouche dans un vase à toilette contenant à peu près deux livres d'eau tiède; la dose de la solution était tous les jours graduellement augmentée, jusqu'à ce que les solutions aient déterminé une légère cuisson. Le même praticien prescrit aussi des lotions faites avec un mélange de deux gros de deuto-chlorure de mercure dissous dans une quantité suffisante d'alcool et dix onces d'eau distillée. Il employait d'abord cette solution à la dose d'une cuillerée à café dans une livre d'eau chaude et successivement jusqu'à trois ou quatre cuillerées à bouche pour se laver deux ou trois fois par jour. Pendant qu'on faisait usage de ces lotions, qui devaient être continuées quelques jours après la cessation de tous les symptômes, M. *Trousseau* prescrivait l'usage des boissons délayantes et

celui de quelques laxatifs, et défendait le vin, les liqueurs, et les aliments âcres, stimulants et épicés.

Dans les cas de prurigo essentiel, nous avons employé, avec avantage, des lotions froides faites avec une solution très étendue de sulfate de zinc, de fer ou d'alumine; l'eau végéto-minérale, l'oxycrat, le laudanum étendu d'eau nous ont également réussi quelquefois; M. le docteur *Ruan* (1), dans des cas de prurigo très opiniâtre, a obtenu des succès par l'emploi intérieur du baume de copahu, du carbonate de soude, par l'application extérieure des cataplasmes de mie de pain et de lait avec addition de laudanum; enfin par l'usage de lotions faites avec une solution de sous-borate de soude, ou du carbonate de zinc en poudre. Si à la suite de l'emploi de ces moyens, il résultait une inflammation vive, comme nous en avons vu des exemples, on la combattait par des bains locaux et généraux émollients et narcotiques, ou par ceux de gélatine ou d'eau de son. Enfin, dans les cas tout à fait réfractaires, de légères cautérisations avec le nitrate d'argent ou même avec le cautère actuel, ont été employées avec succès, et ont triomphé de la maladie qui avait résisté à tous les autres moyens. Il ne faut cependant jamais perdre de vue que la suppression trop brusque du prurigo peut être suivie de graves accidents, qu'il est possi-

(1) *Revue médic.* Tome I, p. 305. 1829. D'après le recueil *North Americ. med. and surg. journ.* 1828.

ble de prévenir au moyen d'un large vésicatoire appliqué à l'un des bras ou encore mieux à l'une des cuisses.

DU PHLEGMON ET DES PHLEGMASIES PROFONDES DES GRANDES LÈVRES.

Les phlegmons des grandes lèvres sont loin d'être rares; car indépendamment de ceux qui se manifestent à la suite des contusions produites pendant l'accouchement ou par les rapprochements sexuels, et les chocs de toute autre nature, il en est qui surviennent sans qu'on puisse en découvrir la cause. Les femmes nouvellement mariées y sont beaucoup plus sujettes que celles qui sont plus avancées en âge; chez quelques-unes, ces sortes de phlegmons se reproduisent à chaque apparition du flux menstruel; comme ils n'offrent rien de particulier, si ce n'est qu'ils se terminent presque toujours par suppuration; leur traitement consiste dans l'emploi des cataplasmes émollients et maturatifs, la diète, le repos, les boissons délayantes, les bains, les saignées locales, etc.; lorsque la suppuration est formée, on ouvre l'abcès par une incision longitudinale pratiquée sur la face interne de la grande lèvre; cependant dans les phlegmons périodiques, une simple incision ne suffit pas, parce que dans les cas de ce genre, les parois du foyer qui sont lisses comme celles d'un kyste, s'agglutinent difficilement, et c'est

pour cette raison qu'on doit les irriter au moyen d'injections capables de faire développer des bourgeons charnus à leur surface. Ces injections, qu'il faut renouveler deux ou trois fois dans la journée, peuvent être faites simplement avec parties égales d'eau et de vin, ou avec un mélange d'une once d'eau distillée de roses et un gros d'ammoniaque liquide.

Les abcès vulvaires, qui pour des motifs de pudeur sont abandonnés à eux-mêmes, se creusent des sinus tortueux communiquant avec le rectum et donnent naissance à des fistules stercorales de la grande lèvre, qui doivent être largement incisées avec un bistouri étroit.

Le docteur *Vidal de Cassis* (1) a depuis peu signalé l'existence de petits abcès qui surviennent autour de la vulve pendant la blennorrhagie, et qui sont surtout très fréquents chez les filles publiques. Selon ce praticien, ces sortes d'abcès, peu connus, méritent cependant une attention sérieuse; car ils sont presque toujours suivis de fistules et quelquefois même d'accidents nerveux très graves. Comme ce n'est pas ici le cas de faire leur histoire, nous bornons à dire qu'ils surviennent pendant le cours et même vers la fin d'une blennorrhagie et que leur siège le plus ordinaire est dans l'épaisseur

(1) Traité de Pathologie chirurgicale, T. I, page 246. 1838.